

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 33 [i.e. 34]

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184827>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Cependant je ne souffrirai pas que vous revoyiez Henriette.

— Il faudra pourtant bien vous y résigner.

— Alors nous allons nous battre comme des paysans, puisque vous refusez de me traiter en égal.

— Quelle fougue ! s'écria Albéric, toujours maître de lui en parant un coup de poing.

Les façons de M. Dalbret étaient peu faites pour calmer les fureurs jalouses de Georges qui se rua une seconde fois sur son adversaire.

Ils se trouvaient tous les deux au bord de l'étang ; la nuit était noire. Albéric en se reculant pour se défendre de cette nouvelle agression, glissa dans l'eau fort haute à cette place. Georges entendit la chute de son corps, et tout d'abord se réjouit d'un événement qui le débarrassait de son rival.

« Meurs, misérable, toi qui, n'ayant plus même l'excuse de la jeunesse, voulais déshonorer la beauté, la grâce ; toi qui voulais souiller l'innocence ! Ah ! maudits ces séducteurs qui ne savent que tromper et laisser dans le deuil les créatures charmantes auxquelles ils ont souri un jour, meurs beau don Juan, comme on t'appelle à Granville, du moins tu ne feras plus de mal ! »

Sa première exaltation passée, Georges revint à des sentiments plus humains. Ce serait un crime de laisser ainsi périr M. Dalbret, et il se le reprocherait plus tard. Il n'avait déjà que trop tardé à le secourir. Il courut à un endroit où il pensait trouver une barque. La barque était, en effet, amarrée au rivage. Il la détacha, prit les avirons et nagea en toute hâte jusqu'à l'endroit où M. Dalbret avait disparu.

Rien ne s'entendait à cette place ; rien ne bougeait. Georges angoissé appela M. Dalbret en promenant sa rame au fond de l'étang. Aucune voix ne lui répondit et sa rame ne rencontra aucun corps. De plus en plus inquiet, Georges attacha la barque à son amarre et, se débarrassant de ses vêtements, il plongea à plusieurs reprises, malgré l'obscurité et au risque de se noyer lui-même ; cependant ses recherches n'amenèrent point de résultat. Le découragement s'empara de lui.

Le tonnerre commençait à gronder sourdement, de vifs éclairs illuminaient à intervalles la surface de la mare. Georges ne pouvait plus maintenant espérer de retrouver vivant le malheureux Albéric. Il reprit les avirons pour chercher son corps à la lueur des éclairs.

L'orage éclata bientôt avec force. La foudre dessinait au-dessus de la mare des zigzags enflammés, et faisait entendre sans relâche son bruit terrible ; un vent furieux tordait les roseaux et les plantes qui émergeaient de l'eau, soulevait des vagues dans ce petit lac ordinairement tranquille et imprimait au bateau des mouvements peu rassurants. Des torrents de pluie tombaient ; la nature en révolte, semblait se venger ainsi du soleil, qui, depuis quelques jours, lui versait sans mesure la chaleur, traversant et fendillant la terre de ses rayons ardents.

Tous les habitants du village étaient rentrés dans leurs maisons ; il eût été bien inutile de les appeler à l'aide ; la voix de Georges se serait perdue au milieu du fracas des éléments.

Georges, d'ailleurs, n'eut pas l'idée de crier au secours. Il était trop tard à cette heure. La mort avait déjà saisi sa proie. Tout ce qu'on pouvait espérer c'était de retrouver ce corps d'où l'âme était partie.

Et Georges cherchait, fouillait avec sa rame le fond du lac, sans remarquer les soubresauts de sa barque sur les lames, sans sentir la pluie qui traversait ses vêtements, sans s'inquiéter de la foudre qui éclatait au-dessus de sa tête ; sans que parvinssent même à ses oreilles les roulements du tonnerre ni les déchaînements du vent.

Mais l'orage s'apaisa, l'atmosphère redevint calme, les étoiles reparurent dans le ciel rasséréné, avant que le malheureux eût découvert le corps de M. Dalbret. Sans doute l'orage l'avait roulé dans quelque fond rempli de végétation, et les plantes l'enveloppaient et le retenaient dans leurs fils solides.

Le jour commençait à paraître quand Georges se résigna à abandonner sa tâche.

Alors il s'enfuit jusqu'à la maison où demeurait son père. A partir de ce moment, la vie de Georges Moisseu devint une

vie de torture : non-seulement il se reprochait la mort de l'infortuné parisien ; non-seulement le remords troublait son sommeil, écartait de lui toute joie ; il se disait encore en frémissant, qu'il pourrait être appelé un jour sur les bancs de la cour d'assises. Il suffisait pour cela que le lac rendit un jour le corps de M. Dalbret et que quelqu'un les eût remarqués tous les deux au bord de la mare, le soir de la disparition de celui-ci. Nul n'ignorait dans le village la passion impérieuse de Georges Moisseu pour Henriette Pilon. Les gars s'écartaient prudemment, redoutant la furieuse jalousie de Georges ; mais ceux-là n'en étaient que plus à craindre ; ils pouvaient le soupçonner d'avoir fait disparaître un rival et l'accuser d'un crime.

Que répondrait-il enfin à la justice si cette accusation venait à se produire ?

Une telle pensée le rendait fou.

(A suivre)

L'ex-général Bordone vient de publier une très-intéressante biographie de Garibaldi, racontant sa vie, ses aventures, ses combats.

Voici une anecdote, entre autres, qui se passe de commentaires ; il est difficile de la lire sans émotion :

« Un soir de l'année 1861, pendant que, avec quelques amis qui étaient venus se reposer auprès de lui des fatigues de la dernière campagne, il achevait une partie de boules sur la petite esplanade qui est devant la façade de sa maison, son berger sarde vint à rentrer avec ses brebis.

Garibaldi connaissait toutes les bêtes de son troupeau et leur avait donné des noms ; il les regardait rentrant à l'étable, lorsqu'il s'aperçut qu'une d'elles avait mis bas sans que son agneau fût auprès de la mère ni sur les bras du berger ; il demanda à celui-ci l'explication de ce fait.

Le berger répondit que l'agneau s'était égaré et qu'il l'avait vainement cherché pendant longtemps.

— Oh ! la pauvre petite bête, dit le général. Elle va devenir la proie des fauves ; messieurs, allumons un cigare et allons à sa recherche ; à nous tous, nous la retrouverons certainement.

La nuit tombait, et une promenade au milieu de cet amas informe de blocs granitiques, sans sentiers tracés, qui forme l'île de Caprera, n'eût pas été sans dangers si l'on ne s'était muni de lanternes ; et voilà les anciens officiers de Rio-Grande, de Montevideo, de Rome, de Varèse, de Calatafimi et du Volturmo allant, à la suite de leur général, à la recherche de l'agneau.

On ne trouvait rien ; Garibaldi avait beau imiter le bêlement de la mère, pas de réponse.

Il y avait plus d'une heure que cela durait, la nuit était obscure et plus d'un éclaircisseur était resté en route ou avait déjà regagné l'habitation.

Allons, il faut y renoncer, dit Garibaldi qui regrettait peut-être d'avoir causé à ses amis une fatigue inutile. Rentrons ; le pauvre petit est déjà dévoré sans doute.

Et on regagna le logis.

Le lendemain matin, l'ami qui avait l'habitude d'entrer dans la chambre du général dès quatre heures, avant le jour, fut fort étonné en arrivant de le trouver profondément endormi ; il se retira sans

bruit et se mit à fumer sur l'esplanade un de ces longs cigares de Nice que le général trouvait supérieurs à tous les autres.

Au bout d'une demi-heure il revint; le général dormait encore. Ça lui paraissait bien étonnant, car, à Caprera comme au camp, Garibaldi est toujours éveillé; il se décida à rallumer un second cigare et attendit pendant une autre demi-heure.

Garibaldi dormait toujours.

Oh! pour le coup, il fallait qu'il fût arrivé quelque chose d'extraordinaire, — l'ami n'y tint plus et fit à dessein un petit bruit.

Le dormeur s'éveilla en sursaut, et ses premières paroles furent :

Est-ce qu'on est déjà réveillé dans la maison?

— Non, général, moi seul.

— Eh bien! dit rapidement Garibaldi, en allongeant le bras sous son édredon et en ramenant un petit agnelet, — allez bien vite le rapporter à sa mère; elle doit être bien inquiète.

Il paraissait honteux de ce qu'il avait fait et voulait qu'on l'ignorât dans son entourage.

Sur la table de nuit, il y avait une soucoupe au fond de laquelle était encore un peu de lait.

Cet homme, qui avait composé des vers que Dante eût signés, pendant qu'on lui donnait la torture en Amérique, cet homme qui, pour reprendre la villa Corsini, avait envoyé à une mort certaine des milliers de soldats, et qui, dans cent batailles, n'avait pas plus ménagé la vie de ses volontaires que la sienne, n'avait pu se faire à l'idée d'abandonner un pauvre petit animal; il avait laissé s'endormir tous ses compagnons, était sorti seul et sans bruit, avait retrouvé l'agneau transi de froid et à moitié mort, l'avait rapporté à la hâte et ne s'était endormi lui-même qu'après l'avoir gorgé de lait et réchauffé sous son édredon.

Durant le séjour des internés dans nos contrées, une jeune et jolie fille de la Suisse allemande se laissa conter fleurette par un franc-tireur de la Loire, qui ne tarda pas à revenir en Suisse pour l'épouser. Nos époux s'aimaient tendrement et vivaient dans la plus parfaite union. Néanmoins, un grand malheur devait les frapper.

Le mari, qui avait déjà beaucoup souffert des suites de la dernière campagne, retomba malade et succomba deux mois après. La jeune femme était inconsolable, et, comme elle avait l'espérance de devenir mère, ce qui faisait son tourment, ce dont elle était sans cesse préoccupée, c'était la question de savoir comment elle pourrait parler à son enfant, vu qu'elle ne savait pas un mot de français.

Une voisine lui fit enfin comprendre que lors même que le père était Français, il était fort possible que l'enfant puisse apprendre la langue allemande.

Un pique-assiette venant d'arriver dans un hôtel, s'assit à table, où il ne tarda pas à devenir la terreur des étrangers qui s'y trouvaient. « Si vous le

recevez chez vous, dit l'un de ceux-ci à l'hôtelier, vous ne pourrez jamais vous en débarrasser. Je le connais depuis longtemps. A Genève, par exemple, il a vécu comme un prince sans jamais payer un sou à personne. »

— Nous verrons bien, répliqua l'hôtelier, qui avait son idée.

Lorsque l'heure fut venue de se retirer, le pique-assiette demanda sa chambre. L'hôtelier s'approcha de lui et lui remit, en même temps qu'une clef, un fusil.

— Que voulez-vous que je fasse avec ce fusil? demanda l'intrus surpris.

— C'est pour votre sécurité. Je n'ai qu'une chambre libre, dont la fenêtre donne sur un toit voisin; et le diable sait comment cela se fait, mais la semaine dernière on a encore tué et volé un voyageur. C'est le septième de cette année. Vous me rendriez un signalé service si vous réussissiez à tuer ces canailles.

Le pique-assiette court encore.

Mort des femmes criminelles au Pays-de-Vaud.

Par ordonnance bernoise du 3 août 1542, il est prescrit ce qui suit :

Les femmes criminelles ne doivent être condamnées à être décapitées, comme il se pratiquait sous les ducs de Savoie, scavoir de pendre leurs corps au gibet et de ficher les têtes dessus, cela étant indécemment : Mais doivent être noyées, et à défaut d'eau dans le voisinage pour cela, elles seront décollées et enfouies ensuite.

Les sorcières doivent être brûlées et celles qui perdent leurs enfants seront enterrées toutes vives.

Il faut se méfier des paroles imprudentes : Un monsieur disait un jour dans le monde : « Je ne suis pas très riche ; mais enfin j'ai toujours cent francs au service d'un ami. »

Le lendemain, un de ces « intimes » qu'on connaît pour les avoir rencontrés au théâtre ou dans la rue, lui dit :

— Vous avez affirmé hier que vous aviez toujours cent francs au service de vos amis ; je me flatte d'être du nombre et, comme je suis très gêné, je viens sans hésiter vous les demander.

Le député se mordit les lèvres, réfléchit, et finit par faire cette réponse merveilleuse :

— Vous m'avez mal compris. J'ai cent francs au service de mes amis, c'est vrai. Si je vous les prêtais, je ne les aurais plus. Donc je ne vous les prêterai pas.

L. MONNET.

PAPETERIE L. MONNET

Rue Pépinet, Lausanne

Papier nappe. pour tables de cantines. — Cartes de visites, têtes de lettres et enveloppes avec raison de commerce. — Fournitures de bureaux et d'écoles. — Registres, copies de lettres et presses à copier. — Porte-monnaies défraîchis, à 50 pour cent de rabais.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELSLE ET F. REGAMEY.